

le cœur des louves

Stéphane Servant

rouergue



PRÉSENTATION

Célia est arrivée seule, à la fin de l'été.

Livrée à elle-même dans la vieille maison,
elle attend sa mère. Le village est toujours pareil,
perdu au fond de la vallée, avec ses montagnes couvertes
de forêts et son lac Noir.

Leur retour réveille de vieilles histoires.

Celles d'une grand-mère à la réputation sulfureuse.

Car ici, tout le monde se connaît depuis toujours.

On s'aime trop ou on se hait et ce sont les hommes
qui font la loi, par la force s'il le faut.

Pour découvrir ce qui se cache sous la surface des choses, elle devra
se tailler un chemin, entre mensonges
et superstitions.

Et se faire louve pour ne pas être proie.

STÉPHANE SERVANT

Stéphane Servant est né dans le sud de la France en 1975. Touche-à-tout, il s'est aventuré dans la littérature étrangère, le développement culturel, le graphisme, et l'écriture scénaristique. Il a longtemps travaillé en milieu scolaire et associatif en tant qu'intervenant artistique et chargé de projets culturels. Il est aujourd'hui auteur, scénariste et illustrateur pour la presse, la communication et l'édition jeunesse. Il vit près de Carcassonne. Son premier roman pour ados, *Guadalquivir* (Gallimard, coll. Scripto), est paru en 2009.

Du même auteur au Rouergue

Souviens-toi de la lune - 2010, roman doado.

Photographie de couverture : © Louise Markise

© Éditions du Rouergue, 2013

ISBN : 978-2-8126-0659-5

www.lerouergue.com

doado

Stéphane Servant
le cœur des louves

*À celles
avec qui j'ai grandi.*



C'était au soir de la Saint-Jean. Partout dans la vallée de petits feux piquaient la nuit de jaune. Je suis entrée dans le village au son d'une vieille romance. Sur la place de la mairie, on avait installé une piste de danse. Quelques planches de la scierie jetées à même la terre battue. Des musiciens venus de la ville jouaient sans entrain pour une paire de danseurs. Les vieux assis sur des chaises, leurs yeux fendus comme ceux d'oiseaux de proie, les garçons aux épaules larges à parler trop fort sous les guirlandes de la buvette, les filles dans l'ombre à s'échanger du rouge à lèvres et des cigarettes, les joues roses et la nuque parfumée d'eau de lavande. Tout un monde qui m'apparaissait ce soir-là si étrange.

Quand j'ai posé mon pied nu sur les planches poussiéreuses, la musique s'est tue. Et les yeux des vieux se sont arrondis. Et les garçons se sont poussés du coude. Et les filles ont laissé la cendre de leur cigarette dégringoler sur leur corsage. Tout d'un coup, il n'y avait plus que les grillons qui chantaient au loin.

Les danseurs ont quitté la piste, affolés et titubants, comme si les planches avaient consumé la plante de leurs pieds. Moi, d'un coup de menton, j'ai ordonné aux musiciens de reprendre la mélodie là où ils l'avaient abandonnée. L'accordéoniste, un gars au visage brun, a écrasé sa cigarette, et ses doigts, un par un, sont allés courir sur le clavier. Une valse. Je me suis mise à danser, à tourner sur moi-même, les yeux grands ouverts, et leurs visages à tous se confondaient en une même face hideuse et grotesque. Je tournais, je tournais et je souriais de les voir ainsi, la bouche ronde et les yeux pleins d'indignation et de terreur. Je souriais parce que j'étais vivante, si vivante qu'eux en semblaient morts avec leurs épaules basses et leur visage blême. Et j'ai ri, j'ai ri jusqu'à ce que quelqu'un, je ne sais pas qui, tente de poser une main sur mon bras. Il y a eu un cri, peut-être le mien. Je me suis débattue, j'ai trébuché, la fourrure a glissé de mes épaules, dévoilant et ma peau et mon sein rond et mon sexe brun et mon ventre creux. Et l'enfant endormi entre mes bras.

L'accordéon s'est tu à nouveau. Celui qui avait tenté de m'arrêter, peut-être était-ce Armand, a reculé vivement. Les hommes à la buvette souriaient, à l'affût comme des bêtes sauvages. Alors je les ai cloués à la nuit avec mes yeux sombres qui leur disaient : « Venez, venez ici, danser avec moi, tourner avec moi, et toucher mon corps et faire courir vos mains sur ma peau et sur mon ventre. Venez. Venez et peut-être que je ne vous déchirerai pas », et, tous, je les ai vus pâlir et détourner le regard.

J'ai rajusté le manteau, j'ai écarté les cheveux sur mon front et je suis allée vers l'église. L'intérieur était

sombre et froid. Le père Tibo se tenait entre les travées. Aussi vacillant et jaune que les flammes maigres des quelques cierges qui éclaboussaient le transept. Je me suis avancée lentement jusqu'au bénitier. L'eau était noire et fraîche dans ma paume. J'ai lapé longuement, avec de petits coups de langue. Le curé ne bougeait toujours pas. Aucun son ne nous parvenait du dehors. J'ai lavé la boue sur les joues de l'enfant qui dormait paisiblement entre mes bras. Puis je me suis assise sur la vasque de granit et j'ai laissé mon corps se détendre, enfin. Le son clair de l'urine chaude et dorée qui s'échappait de moi est venu trouver le silence. La bouche du père Tibo était ronde et noire comme un puits. J'ai passé une main entre mes jambes pour me nettoyer. Le manteau de louve sur mes épaules et l'enfant dans mes bras, je suis sortie de l'église sans me retourner et j'ai quitté la place sans un regard pour les vieux et les garçons et les filles qui étaient pareils à des statues figées.

Dans la nuit, les cloches ont sonné à la volée. Comme frappées par un diable en furie. Au petit matin, on a retrouvé le corps du père Tibo. Son corps nu et sa langue noire et gonflée. Durant la nuit, il s'était pendu.

chapitre 1

– Les histoires, c’est ça le problème, les histoires.

L’homme n’en finit pas de parler, sans même se soucier de savoir si elle l’écoute. Les yeux perdus de l’autre côté de la vitre, elle regarde avec un peu de crainte les montagnes chargées d’arbres sombres s’élever de part et d’autre de la route.

Dans son cou, elle peut sentir l’haleine tiède et moite du vieux chien. Quand elle avait ouvert la portière, en bas dans la vallée, l’animal avait découvert ses crocs jaunes en grognant. Plus pour la forme que pour l’impressionner vraiment. Comme pour se conformer à ce que son maître attendait de lui. Une sorte d’instinct. Un instinct de bête soumise. Celui de répondre aux attentes de l’homme avant qu’il ne réclame et n’ordonne. Elle n’avait pas eu peur des dents émoussées et de la truffe humide, couturée de cicatrices. Elle avait même joyeusement avancé la main vers le poil rêche de la tête de l’animal, et le chien avait glapi bruyamment tout en remuant la queue. L’homme l’avait brusquement fait

taire d'un coup de poing sur le museau. Il avait jeté un sourire édenté à la jeune fille.

– Faut pas croire, il grogne, mais c'est tout ce qu'il peut faire maintenant. Tu vas où, petite ?

Elle avait glissé un œil vers le chien, recroquevillé sur la banquette arrière défoncée. L'animal gémissait doucement. Un corps, maigre et pelé, roulé en boule. Deux yeux vitreux qui l'effleuraient sans la voir vraiment.

Elle avait hésité à monter, à cause de ce coup de poing que l'homme avait donné. Elle n'avait pu s'empêcher de frémir devant cette violence sèche. Celui qu'elle avait d'abord pris pour un vieux monsieur serviable en route pour une promenade dans les bois s'était en un instant métamorphosé. Elle aurait eu envie de dire à l'homme qu'il n'avait aucune raison de battre son chien, qu'il pouvait aller se faire voir, qu'elle n'avait pas besoin de lui. Elle aurait eu envie de claquer la portière et de partir sans se retourner, les épaules bien droites et le regard fier. Mais il se faisait déjà tard, elle était épuisée, et elle ne voulait pas risquer de se retrouver coincée là, sur cette route déserte au pied des montagnes, écrasée par la chaleur de l'été. Ou peut-être bien qu'elle se sentait incapable de faire le moindre reproche et d'élever la voix. Alors elle avait timidement donné sa destination, l'homme lui avait dit de monter et, docile, elle s'était assise sur le siège avant de la vieille voiture, le sac à dos râpé à ses pieds.

La boîte de vitesses craque comme un arbre fendu par la foudre quand l'homme passe la seconde pour attaquer la montée des gorges. À présent, plus aucune trace des forêts. La roche, juste la roche. À gauche, le chaos du

ravin. À droite, le rasoir de la falaise. Même au cœur de l'été, le soleil ne s'aventure pas jusqu'ici.

L'homme était resté silencieux durant la première partie du trajet, ses mains crevassées agrippées au volant de la vieille voiture. Cela n'avait pas dérangé la jeune fille. Le coup qu'il avait donné au chien lui serrait toujours la gorge.

« Peut-être que si je dis quelque chose de travers il me frappera moi aussi », pensait-elle. Elle trouvait cela absurde, mais quelque chose au fond d'elle-même lui intimait l'ordre de rester tranquille, les mains sagement jointes sur ses genoux réunis. Et puis elle avait beaucoup parlé ces derniers jours. Trop parlé. Il avait fallu dire. Et redire. Et redire encore. Interroger. Mentir – très souvent. Elle qui depuis longtemps avait tissé autour d'elle un cocon de silence, elle s'était fait violence pour dénouer les fils de la parole. Elle était presque heureuse que ce vieil homme n'ouvre pas la bouche. Il y avait juste le toussotement poussif du moteur, le souffle paisible et un peu rauque du chien contre son épaule, et ça lui convenait ainsi. Et puis l'homme s'était mis à parler. « Par chance, s'était-elle dit, il ne me pose pas de questions comme tous les autres ». Il se contentait de parler à voix haute. Comme s'il réfléchissait pour lui-même. Ou comme s'il parlait à son vieux chien. « Par chance, s'était-elle dit, il ne me pose pas de questions ». Parce qu'elle n'avait pas de réponses, et qu'elle était fatiguée de mentir.

– Moi, c'que j'dis, c'est qu'on raconte trop d'histoires aux gamins d'aujourd'hui. Ouais, beaucoup trop d'histoires. Et que les gamins y confondent la vraie vie et

les histoires. Ce qu'existe et ce qu'existe pas, poursuit l'homme, avec dans la voix cet accent si particulier aux gens des montagnes d'ici. Un accent fait de pics et de cols, de vallées et de gorges où dégringolaient les rochers. À la fois chantant et âpre. Tanné par le soleil d'été. Fissuré sous le givre des petits matins d'hiver. La voix de l'homme l'effraie un peu. Elle devine là aussi une sorte de violence à peine contenue. Mais, d'un autre côté, elle est presque heureuse d'entendre à nouveau cet accent si particulier qui la ramène vers l'époque, pas si lointaine, où elle n'était encore qu'une enfant.

– Alors tu peux faire ce que tu veux, la vie, ça a rien à voir avec les histoires. Non, rien du tout. Et tu veux savoir pourquoi ?

L'homme s'est tourné vers elle, il lui lance maintenant un coup de menton en guise de point d'interrogation et la voiture se balance sur la bande d'asphalte qui grimpe entre les deux parois sombres et rocheuses. Falaise, précipice, falaise, précipice. À l'arrière, le chien gémit doucement. L'estomac de la jeune fille se contracte brusquement et elle arrive à peine à émettre un gémissement en guise de réponse, un vague son qui pourrait ressembler à la plainte de l'animal dans son dos.

L'homme la regarde étrangement, comme s'il voyait pour la première fois ses cheveux en bataille, ses vêtements couverts de poussière et le gros sac à dos à ses pieds.

– Tu serais pas une fugueuse, toi ?

Elle secoue la tête. Elle a envie de lui hurler de garder les yeux sur la route, mais elle se retient. Si l'homme l'abandonne là, dans les gorges, il y a peu de chances

qu'elle trouve une autre voiture pour l'amener vers le col et ensuite vers le village. Cette route, elle s'en souvient bien. Elle se souvient des montagnes. Des langues de forêts immenses et noires qui lèchent leurs flancs et qui, depuis toute petite, l'impressionnent tant. Alors, non, elle n'a aucune envie de rester là. Qui sait jusqu'à quand. Peut-être jusqu'à la nuit ?

Elle réussit finalement à articuler :

– Mes grands-parents, ils avaient une maison là-bas. C'est là que je vais. Je ne suis pas une fugueuse.

L'homme fait claquer sa langue, à la manière de quelqu'un qui goûte la saveur d'un vin, comme s'il essayait de faire le tri entre le vrai et le faux dans les paroles de la jeune fille.

– Non, t'es pas une fugueuse. Les gamins d'aujourd'hui, vous avez pas assez de courage pour vous frotter à la vraie vie.

Et l'homme retombe dans le silence.

Après de longues minutes de côtes et de virages, la gorge finit par desserrer son étau autour de la route et la voiture parvient au col en toussant. Là-haut, un brouillard épais a avalé le paysage. Dans le souvenir de la jeune fille, les jours de beau temps, on pouvait apercevoir la mer au loin. Un mince bandeau bleuté qui tremblait sur l'horizon. Mais cet après-midi tout est blanc et épais. Le village, couronné par son château en ruine, elle s'en souvient, n'est qu'à quelques kilomètres en dessous, mais à travers le brouillard elle ne distingue rien.

L'homme a stoppé la voiture sur une aire goudronnée.

– C'est ici qu'on s'arrête.

Le vieux chien s'ébroue sur la banquette arrière. La jeune fille descend avant de récupérer le sac à dos. L'homme a ouvert au chien, qui claudique en faisant claquer joyeusement ses mâchoires comme pour découper de larges bouchées de brouillard.

L'homme fouille dans son coffre et il en tire une carabine. Il donne un coup de menton vers la route qui dégringole de l'autre côté du plateau, vers la mer qu'on ne peut pas voir.

– Le village, il est à six kilomètres d'ici. Mais, si tes grands-parents étaient du coin, tu dois savoir.

Le vieux chien vient renifler affectueusement la main de la fille. Elle passe ses doigts fins dans la fourrure rêche, et les yeux aveugles de l'animal roulent de plaisir.

– C'est quoi le nom de tes grands-parents ? demande l'homme. Elle se contente de hausser les épaules et, après une dernière caresse au chien, elle s'avance sur la route.

Après quelques mètres, elle se demande soudain ce que l'homme va faire, seul avec son chien et cette arme, là, dans ce brouillard. Quand elle se retourne, un peu plus loin, l'homme est toujours immobile, sa silhouette estompée par la gomme humide de la brume. Il lui semble qu'il la regarde fixement. Le chien lui aussi regarde dans sa direction, attendant peut-être qu'elle disparaisse tout à fait.

Plus tard, alors qu'elle est déjà loin, elle entend un coup de feu. Et puis le silence à nouveau enveloppe le monde.

chapitre 2

Elle n'avait rien répondu à l'homme, mais elle savait qu'il avait en partie raison.

Tout commence par une histoire. Tout commence toujours par une histoire.

Il y a : la chambre. Il y a : la voix de sa mère. Il y a : l'histoire.

Elle ne sait plus ce que l'histoire raconte. Peu importe, en fait.

Elle rit, elle frissonne, elle s'étonne, elle pleure – presque. Elle retient les larmes. À peine.

La voix de sa mère est un pinceau qui transforme le paysage. Qui étale des couleurs en elle.

Et puis il y a la fin de l'histoire.

Et à la fin, tout finit bien.

Toujours.

Et puis le temps passe. Les histoires aussi. La voix de sa mère disparaît, souvent. Comme le paysage dans le brouillard.

Et quand la voix revient, c'est pour affronter celle de son père, au rez-de-chaussée, dans la cuisine en dessous.

Les histoires ne la font plus rire, ni frissonner, ni s'étonner. Elle plonge son visage dans les coussins pour tenter d'étouffer les mots qui lui parviennent depuis la cuisine. Mais toujours ils se frayent un chemin jusqu'à ses oreilles. Un soir où les mots sont épuisés, elle réalise que dans chaque histoire se cache un mensonge, comme un serpent sous une pierre. Et c'est à ce moment-là, elle en est presque sûre, qu'elle cesse d'être une enfant.

chapitre 3

Elle s'était attendue à être ensevelie sous les souvenirs, mais rien ne dégringole dans sa mémoire quand elle pousse la porte de la maison. À peine une poignée d'après-midi d'été, les grains de poussière en suspension dans une colonne de soleil jaune, une écorchure au genou après une chute dans l'escalier, une tartine de chocolat dans laquelle trône une dent de lait. Des choses minuscules dont elle ne sait même plus si c'est elle qui les a vécues ou si elles sont arrivées à une autre enfant, tant tous ces détails lui semblent figés comme de vieilles photographies prisonnières d'un sous-verre poussiéreux.

La maison est solide et froide, plantée à l'extrémité du village. La dernière sur la route qui s'élanche dans la vallée. À l'intérieur : l'obscurité. Les volets de bois fatigués sont tirés sur les fenêtres closes et la poussière. Elle jette son sac à dos au hasard dans la cuisine sombre et elle parcourt les pièces comme une aveugle, les mains tendues devant elle. Elle pourrait bien sûr ouvrir les volets, laisser entrer la lumière ou même allumer les

ampoules, mais elle ne fait pas confiance à ses yeux. Elle ne veut pas voir. Elle aimerait sentir. Ressentir. Aussi elle fait courir sa main le long des murs, elle promène ses doigts sur le bois des meubles dont elle devine à peine la masse dans la pénombre. Ici la cuisine, là le salon, plus loin le vieil escalier qui l'emporte à l'étage. Elle cherche dans la forme des choses le souvenir des étés qu'elle passait ici, mais les contours de sa mémoire restent flous. Une aquarelle détrempée par la pluie.

Ses pas la guident vers la chambre où elle dormait. Une pièce minuscule tapissée de jaune, blottie sous les toits. Étouffante l'été, glaciale l'hiver. Mais, en toute saison, la fenêtre s'ouvrait sur les montagnes au loin. Ici, les souvenirs reviennent, peu à peu, sur la pointe des pieds, pareils à des invités timides. Elle se souvient qu'à une certaine heure de la matinée les montagnes semblaient être si près qu'elle pouvait presque toucher leurs sommets en tendant simplement le bras. Vues d'ici, les forêts noires ne paraissaient pas effrayantes. On aurait dit un petit tableau un peu naïf. Les montagnes barbouillées de vert sombre. Les sommets éclaboussés de gouache blanche. Il ne manquait plus qu'ici et là une biche ou quelques écureuils pour parfaire le tableau.

Aujourd'hui, elle n'ouvre pas les volets. Elle n'en a pas envie. Elle veut encore goûter l'obscurité et le silence. Laisser le temps aux souvenirs de redécouvrir les lieux. Bientôt la maison s'animerait des pas, des gestes brusques et des cris des déménageurs, des cartons que l'on éventre, de la vaisselle que l'on déballe. Tout un fatras de sons et d'objets qui viendront envahir cet espace calme. Des choses nouvelles qui enseveliront peu

à peu la vie d'avant jusqu'à l'effacer totalement. Elle veut profiter de ce temps figé avant que Catherine, sa mère, n'arrive ici. Alors elle s'étend sur le lit. Longtemps elle ne dort pas, elle écoute. Elle écoute le silence. Et elle en tire des fils avec lesquels elle tisse un cocon, un cocon léger dans lequel elle vient se blottir.

chapitre 4

Elle sort du sommeil comme on sort d'un bain.
Reposée. Neuve.

Cela faisait des jours qu'elle n'avait pas dormi ainsi. Là, à l'abri des murs imposants de la vieille maison, sur son lit d'enfant, le sommeil l'a tenue dans ses bras durant de longues heures. Il l'a bercée, très lentement, et elle a presque oublié la crainte et l'amertume qui ont rongé ses jours et ses nuits depuis qu'elle a pris la route au début du mois de juillet. « Au début du mois de juillet ? Allons, tu sais pertinemment que tout ça a commencé bien avant ! » se dit-elle. Mais elle chasse vite cette pensée comme on chasse une mouche collante les jours d'orage. « Pas maintenant. » Elle a envie de profiter encore du silence et de l'obscurité. Les volets sont toujours tirés, aussi elle n'a aucune idée de l'heure qu'il peut être. Aucun son ne parvient de l'extérieur. Il lui semble qu'il règne ici le même silence que celui qui enveloppe les cathédrales.

Enfant, quand elle venait dans cette maison, ce silence lui faisait peur. Il donnait à l'air même une

texture particulière. Quelque chose de plus épais, de plus lourd : une espèce de draperie qu'elle imaginait aussi imposante et pourpre qu'un rideau de théâtre. Un manteau immense avec lequel il était plus difficile de se mouvoir. Elle pouvait passer des heures dans sa chambre surchauffée sous les toits. Allongée sur le lit, les bras serrés le long du corps, le front en sueur, elle se sentait écrasée par le mausolée du silence. Au fil des longues minutes, il lui semblait que son corps ne bougerait plus jamais. Que le silence épais et rouge était entré en elle pour la changer en statue. Une de ces statues qu'elle avait déjà pu voir dans les églises. Ou de celles que l'on trouve dans les contes de fées, dans la plus haute tour d'un château perdu au milieu d'une forêt de ronces. Une princesse pâle étendue, si pâle que son corps semble fait de marbre froid. « Oui, une princesse changée en statue, comme dans les contes de fées, se disait-elle, il faudra un baiser pour me délivrer. » Et puis la peur ou la mélancolie serrait son cœur. « Mais personne ne viendra pour moi. Qui voudrait m'embrasser ? » Et, dans ces histoires, elle se voyait indéfiniment prisonnière. Pour toujours son corps d'enfant enfermé sous ce linceul de silence pesant.

C'est souvent la voix de sa grand-mère qui venait finalement rompre le charme. Depuis la cuisine, elle l'appelait pour venir goûter. Toujours une tartine sur laquelle elle avait étalé une noix de beurre frais, ensuite saupoudrée d'une neige fine et brune de chocolat. Alors le cœur de la petite fille se remettait à battre. Le silence lourd reflétait jusque dans les coins obscurs de la vieille maison. Elle faisait lentement bouger ses doigts, un à un,

et puis elle battait des bras à la manière des oiseaux pour chasser les derniers lambeaux d'apesanteur qui s'accrochaient à elle. Enfin elle dévalait les escaliers, totalement libérée du sortilège.

Avec le temps, elle avait appris à goûter ce silence. À se mouvoir avec cette cape lourde et écarlate sur les épaules. Et il lui semblait même que ce manteau lui était devenu indispensable. Une sorte d'armure sans laquelle elle n'aurait pu être au monde. Un cocon qui la protégeait des autres. Qui même au milieu d'une foule furieuse l'aurait isolée de tous les dangers. Aux mots, à la colère, aux regards, aux mouvements désordonnés du monde, elle opposait le silence. Un silence absolu. Une absence qui la rendait inaccessible. Presque invisible.

Elle avait dû se défaire de cet habit durant son voyage. Elle avait été forcée – elle s'était forcée – à mettre des mots sur ses lèvres. Parler. Raconter. Mentir. Encore et encore. Et plus que de la poussière des chemins, elle s'était sentie sale de toutes ces paroles inutiles. De tous ces visages croisés. De toute cette agitation vaine. Parce qu'au final, elle n'avait pas trouvé ce qu'elle était partie chercher. Alors elle avait à nouveau posé ce manteau sur ses épaules maigres et blanches. Ce silence devait se savourer. Jusque dans ses moindres miettes. Aussi, c'est lentement et avec plaisir qu'elle pose ses pieds nus sur les marches de l'escalier. Comme pour respecter son désir, les marches de bois fatiguées retiennent leurs gémissements. Pour se guider dans l'obscurité, sa main glisse le long du mur où le plâtre se détache par endroits, laissant sur les doigts une poudre légère. Enfin, sous ses pieds nus

le froid des tomettes de la cuisine. Un rayon de soleil perce encore entre les volets. Un maigre rayon de fin d'après-midi. Quelque chose de doux pour accompagner la fin du jour. « J'ai dormi une nuit et un jour entiers », se dit-elle. Et à cette simple pensée la faim s'agite dans son ventre. Une faim énorme. Une faim de naufragée. Une faim comme elle n'en a pas connue depuis bien longtemps, elle qui chipote toujours pour finir ses repas. Mais, un peu par superstition, elle n'ose pas ouvrir les placards. « D'ailleurs, ils doivent être vides. Grand-mère est morte il y a déjà longtemps. Il ne doit rien rester. »

Hier, elle est entrée dans le village en se glissant comme un chat par les plus petites ruelles silencieuses. Elle aurait pu aller jusqu'à la minuscule épicerie. Acheter de quoi boire, de quoi manger. Mais elle ne voulait pas se montrer. Les gens du village apprendraient bien assez tôt son retour et celui de sa mère. Les ragots se répandraient dans toutes les ruelles, toutes les cours et toutes les maisons. On parlerait à voix basse sur leur passage et les gens, depuis la place, tenteraient de les apercevoir à la fenêtre dès le matin arrivé. Alors elle a préféré se faire discrète. Se draper dans son manteau de silence écarlate et filer tout droit jusqu'à la vieille maison.

Elle fouille dans son sac à dos, répand sur les tomettes de la cuisine les vestiges de son voyage : une carte routière, un prospectus pour un restaurant élégant sur la Côte, un maillot de bain, ses sous-vêtements usés d'avoir été lavés sur les pierres des fontaines ou aux lavabos des station-services. Elle en sort finalement quelques barres de céréales. De quoi apaiser la bête qui réclame au fond

de son estomac. Du robinet au-dessus de l'évier en marbre rouge, elle voudrait tirer de l'eau fraîche. La tuyauterie proteste et geint durant de longues secondes. Une centaine de fantômes secouent les vieilles canalisations de cuivre. Cela fait si longtemps que personne n'a vécu ici, que l'eau a peut-être oublié le chemin ? Mais l'eau jaillit enfin, éclabousse l'évier, le sol, son T-shirt qu'elle n'a même pas pensé à changer. D'abord épais et noir, le jet laisse place à une eau claire et glaciale. Elle revoit alors sa grand-mère, dans la montagne au-dessus du village, assise sur un roc de granit étrange. Il avait la forme d'un œuf. Un œuf gigantesque. Chaque fois qu'elles passaient par là en allant à la cueillette, sa grand-mère s'asseyait sur l'œuf et elle paraissait minuscule sur cet énorme rocher.

« L'eau que tu bois à la maison. Elle vient de là, petite. »

Elle, elle s'en souvient, elle regardait alors vers le village, qui paraissait si minuscule dans la vallée. Comment croire que l'eau qui sortait du robinet avait fait un si long chemin ? C'était une chose impossible. Devant l'air perplexe de sa petite-fille, la vieille dame ajoutait : « Tu ne peux pas la voir, mais la source, elle est là-dessous. Elle bouillonne comme le sang. Elle court dans le cœur et le corps de la montagne. C'est elle qui fait que la rivière coule en bas. Et tout ce qui vit ici, c'est grâce à la source. Les fleurs, les animaux, le plus grand des arbres, la moindre petite araignée. Et moi. Et toi aussi, petite. »

Elle collait alors son oreille contre la roche, prudemment, de peur que la source ne la gronde ou ne jaillisse à la façon d'un volcan. Mais elle n'entendait rien. Juste l'index de sa grand-mère qui battait sur la pierre.

« On ne peut pas l'entendre. Les oreilles ne servent à rien. Il faut sentir, petite. Il faut sentir. »

Et bien des fois elle s'était allongée sur la pierre, au côté de sa grand-mère, essayant de saisir la moindre vibration dans la roche. Comme si son corps avait été un sismographe. Mais jamais elle n'avait pu *sentir* la source qui faisait battre le cœur de la montagne. De retour chez elle, elle avait demandé à son père : « C'est vrai ce que grand-mère a dit ? Qu'on peut sentir un cœur battre mais qu'on ne peut pas l'entendre ? » Et son père, pour une fois, n'avait pas su quoi répondre.

Elle a rempli une carafe de porcelaine ébréchée qui trônait sur la table en merisier de la cuisine après avoir chassé les araignées qui reposaient au fond. Puis, à tâtons, elle s'est installée sur le canapé du salon. Elle a disposé devant elle, sur la table basse, l'eau et les céréales. Le téléviseur grésille un peu quand il s'allume, et la luminosité lui fait monter les larmes aux yeux. À l'écran, un présentateur en quadrichromie agite ses fiches devant des candidats à l'air perplexe. Elle a coupé le son. Elle n'a pas envie d'entendre ce que ces gens ont à dire. Leur humour millimétré, leurs sourires forcés, leurs savoirs inutiles. Elle veut juste vérifier que le monde au-dehors existe toujours.